



Prélude à la rentrée

Le 30 août 2014

La rentrée, ça se prépare. Mon horizon, peu à peu, s'est précisé. J'ai en vue quelques variations – hors commémoration – sur le thème de la Grande Guerre. Mais j'hésite. Dois-je évoquer mon voyage à Munich, en juillet, pour aller à la rencontre de *La Femme sans ombre*, *Frosch* pour les Allemands, *Die Frau ohne Schatten* ? L'opéra de Strauss et Hofmannsthal, une des clés pour comprendre 14-18 ? *Frosch* date de 1916, sa création a eu lieu après-guerre, il y 95 ans, à Vienne, le 10 octobre 1919. C'est une œuvre du passé. Son contenu, la conjugalité, n'est guère apprécié des progressistes. *Frosch* est pourtant d'actualité. Et moi – pour reprendre à mon compte la phrase de Tristan Tzara : « J'aime une œuvre ancienne pour sa nouveauté. » Oui, les Bavarois ont eu raison de glisser, presque par discrétion, parmi les manifestations autour du premier conflit mondial, cette nouvelle production, et de la confier à un grand metteur en scène, le Polonais Krzysztof Warlikowski, connu des Parisiens grâce au regretté Mortier, l'ancien directeur de l'Opéra national de Paris.

Il est admis qu'aucun motif raisonnable ne peut expliquer pourquoi l'Europe est entrée en guerre en 1914. Stephan Zweig, Musil, Hermann Broch l'ont écrit et répété. Jaurès, Clémenceau ont éclairé les coulisses du conflit. Pour moi, si quelqu'un a vu venir la catastrophe très tôt et l'a expliqué, c'est le librettiste de *Frosch*, Hugo von Hofmannsthal. Il faut lire sa *Lettre de Lord Chandos*. Le livre date de 1909. Une

artiste, Fanny de Chaillé, préoccupée par le rétrécissement continu de l'espace psychique, qui met l'humanité en danger, en a tiré un spectacle pour le Festival d'Automne. C'est pour fin octobre (du 29 octobre au 2 novembre) au Centre Pompidou. La vérité sur la Grande Guerre, c'est là qu'elle s'énonce, qu'elle envoie des signes...

De retour à Paris, épargné par la canicule, et toujours immergé dans mes réflexions sur 14-18, je me suis pourtant fait prendre, en plein mois d'août, à un exercice qui n'était pas prévu, qui m'a détourné de mon programme pendant plusieurs jours. Cette « distraction », je la dois au numéro d'été d'un mensuel, *Les Cahiers du Cinéma*. La revue en était à son 70ème numéro et fêtait l'événement en s'adressant à des artistes, des écrivains, des philosophes pour les inviter à raconter une émotion de cinéma, un des ces moments qui résonne en vous durablement. J'ai reconnu parmi les convives Jean-Luc Nancy, Elfriede Jelinek, Philippe Parreno, Nan Goldin, un ami new-yorkais : Richard Brody... *Les Cahiers* affirmaient ainsi, face au « Grand Assèchement » (Houellebecq) du monde, au formatage de l'émotion et du sensible, à la capture au plus intime des corps, la force de l'idée d'émotion.

Des films qui m'ont touché, qui ont laissé des traces en moi, un certain retentissement sur ma vie, je peux donner des noms, des dates... J'avoue en même temps mon goût pour le film noir des années 50, et pourquoi pas, de temps en temps, pour un vieux Ventura ! Je reconnais aussi que les mercredis, dans les pages cinéma de *Libération*, je ne manque jamais la rubrique « Séance tenante » et son jeu des questions-réponses : La première image ? Le film que vos parents vous ont empêché de voir ? Qu'est-ce qui vous fait détourner les yeux de l'écran ? Le psychopathe dont vous vous sentez proche ? Je réponds mentalement, du tac au tac. Certaines de mes réponses sont définitives depuis longtemps, d'autres restent ouvertes...

Dans *La Femme sans ombre*, L'Empereur n'a pas cherché à « dénouer le nœud du cœur de sa femme ». C'est un prédateur. Quand enfin il trouve l'amour, son cœur de cristal vole en éclat et l'émotion jaillit. Comme elle jaillit à la lecture de ces livres que

Kafka appelle de ses vœux et qui « d'un coup de hache, brisent l'océan de glace qui est en nous ». Ce que peuvent certains livres, le cinéma l'obtient rarement. Il l'a obtenu pour moi dans *Le Diable probablement* de Robert Bresson. Je n'oublierai jamais ce film singulier, prophétique, vraiment contemporain, qui vient immédiatement après la grande fracture de Mai 1968. Surtout, je n'oublierai jamais la longue séquence du début, une merveille ! Avec elle, je retrouve ce que je ressentais dans ces moments de disponibilité que Mai 68 rendait possibles à chaque fois que l'idéologie se mettait d'elle-même entre parenthèses. C'était comme si une main invisible soulevait une coupole. Un couvercle. Ou, comme dans Kafka, « défonçait le toit ». Pour échapper à la suffocation.

Dans *Le Diable probablement*, tout commence un soir : ce soir-là. Sur une bordure. En bordure de la Seine, rive gauche, je suppose, avec sans doute Notre-Dame pas très loin, et la fraîcheur humide d'un pont aux alentours. Des jeunes gens, garçons et filles, se tiennent là, désœuvrés. Le temps ne compte pas pour eux. Un type joue une suite d'accords, penché sur sa guitare. Le temps qui compte et qui calcule, c'est celui de la ville toute proche et en même temps très éloignée. Les quelques jeunes gens rassemblés par hasard sur la berge se sont ce soir-là délivrés de ce que Rimbaud appelait « la vieille vérité », celle du travail. Ils sont plus légers, mais aussi plus vulnérables, plus fragiles face à la précarité qui vous oblige à vous occuper, par intermittence, de gagner un peu d'argent et de savoir où vous mettez les pieds.

Et voici justement l'un de ces jeunes qui se livre à une drôle de démonstration. C'est même plutôt une initiation. Il explique à son voisin comment s'y prendre pour ménager ses chaussures, pour user le moins possible ses semelles. Ne pas gaspiller, marcher écologiquement. Il met un pied devant l'autre, fait quelques pas le long de la Seine, regarde le résultat. Bresson filme la trace des pas. Ce n'est pas le piétinement d'un groupe de jeunes qui l'intéresse. Il isole et suit au plus près une aventure singulière. Un destin dans le Paris de l'après-Mai 68. Je n'ai pu m'empêcher de penser au célibataire dont Kafka disait qu'il n'a de sol que ce qu'il faut sous ses deux pieds. Au fond, c'est l'économie du film, sa respiration, son esthétique qui s'énonce ainsi. Et puis, ces deux pieds qui reviennent sur terre et vont tracer un nouveau et difficile chemin, c'est aussi le début d'une piste. Plus loin, en

effet, Bresson nous envoie des images de la planète, de la destruction, avec par exemple, si je me souviens, ce document d'époque sur le massacre des bébés phoques (sang, neige et boue mêlés).

Est-ce le moment de quitter ce petit bout de terrain au bord de la Seine ? Il y a le fleuve. Bresson ne l'a pas oublié. Le cinéaste va encore me surprendre. Ce qu'il fait est pourtant simple mais c'est magique. Soudain, un bateau-mouche avance sur l'eau, plein d'éclairages, dans la fraîcheur du soir. J'aurais pu opposer machinalement le désœuvrement des jeunes restés à quai et le loisir programmé des touristes en train de visiter Paris. Ce n'est pas faux mais ce n'est pas cela. Ce bateau-mouche illumine l'écran. Le moment est fabuleux. C'est une féerie. Le temps en personne se présente au spectateur que je suis. Le cinématographe, c'est le temps.